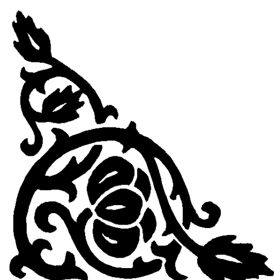
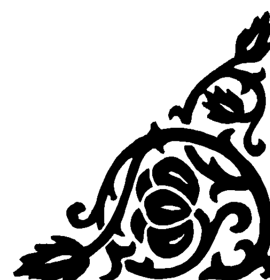
NOTES & MORCEAUX CHOISIS

n°3 — juin 1999





seconde édition

revue, augmentée et illustrée

2005

Bulletin critique
des sciences, des technologies
et de la
société industrielle

Tous les ans

3 euros

Technologie contre Civilisation
1. genèse de la technologie

« *La puissance, telle une pestilence désolante,*
Pollue tout ce qu'elle touche; et l'obéissance,
Fléau de tout génie, vertu, liberté, vérité,
Fait esclaves les hommes et, de la charpente humaine,
Un automate mécanisé. »
Percy Bysshe Shelley.

TECHNOLOGY est à l'origine un mot qui désigne simplement une technique particulière ; le terme de technologie est un anglicisme qui s'est imposé pour désigner *les techniques les plus modernes* : on parle volontiers de technologie spatiale pour désigner la fabrication et l'usage des fusées, mais on ne parlerait de technologie à propos de menuiserie, de plomberie ou de maçonnerie que pour des outils ou des matériaux faisant intervenir un élément de ces techniques de pointe (par exemple, une machine à commande numérique, des pièces normalisées ou des matériaux nouveaux). Nous entérinons cet usage en utilisant ce mot selon le sens qui lui restera pour désigner le *complexe industriel et technique* propre à notre époque et *l'idéologie du progrès matériel* qui l'accompagne.

La technologie est un ensemble de techniques, d'outils et de machines, d'organisations et d'institutions, et également de représentations et de raisonnements, produits à l'aide d'une connaissance scientifique très avancée de certains aspects de la nature et des hommes. Cette connaissance ne peut parvenir à ce degré de maîtrise et de précision spécialisée que grâce aux produits technologiques que ses précédentes avancées ont permis à l'industrie de mettre au point. Par exemple, les manipulations génétiques sont inimaginables sans des connaissances très spécialisées en biologie moléculaire, qui elles-mêmes ne peuvent être acquises qu'à l'aide d'un appareillage complexe mettant en œuvre une maîtrise très fine de la physique, de la chimie, etc.

Ainsi, chaque technologie met en œuvre des techniques très diverses avec une grande précision, et donc le développement technologique induit une coordination entre les différents secteurs industriels, la normalisation des techniques et des produits, le réglage précis des échanges, et tout cela à son tour induit le développement des technologies par les capacités nouvelles de production et les éléments de base normalisés et recombinables à volonté dont se dote ainsi la production industrielle. Au début de l'ère technologique, avec l'apparition de l'industrie nucléaire et aéronautique, l'État avait d'abord assuré de manière autoritaire et volontariste cette coordination à grande échelle des différents secteurs industriels nécessaires à la production des armes nucléaires et de leur vecteurs. Maintenant, le mouvement de concentration des capitaux en grandes sociétés aux activités diversifiées poursuit de manière autonome, sur sa lancée, cette unification du système technologique à l'échelle de la planète avec la mondialisation des échanges marchands.

En ce sens la technologie est un *stade supérieur* de la technique, d'abord parce qu'elle s'est acquise des bases qui lui sont spécifiques à partir des formes précédentes, mais surtout parce qu'elle s'est créée à partir de là, en quelque sorte, *un monde qui lui est propre*. Jusqu'alors la technique était essentiellement *empirique*, issue de la pratique des arts et métiers, du Néolithique jusqu'au siècle des Lumières, puis *méthodique*, avec le développement des connaissances scientifiques du XVII[e] jusqu'au début du XX[e] siècle. Durant cette dernière période, la recherche scientifique n'avait que peu de rapports directs avec les applications techniques, qui étaient surtout l'affaire des ingénieurs. La science avait pour but principal la compréhension du *monde physique* et la *description de la nature*, la recherche s'effectuait conjointement à l'enseignement dans des universités et des instituts. La science n'était alors que le socle théorique sur lequel les ingénieurs s'appuyaient pour mettre en œuvre les techniques et maîtriser leurs applications industrielles. C'est seulement vers le milieu du XX[e] siècle que la recherche scientifique a été de plus en plus étroitement mêlée au développement des techniques, en même temps que ses méthodes étaient appliquées à l'étude du vivant, de l'homme et de la société. L'État a d'abord pris en charge son financement et ensuite son organisation pour l'orienter plus spécifiquement vers des connaissances directement opérationnelles et des applications techniques (1). À partir de là, réellement, tout savoir nouveau doit servir à accroître le pouvoir sur la nature et les hommes pour les institutions qui en sont les commanditaires.

1. Sur l'histoire de l'institution scientifique, voir Jean-Jacques Salomon, *Science et politique*, 1970 (éd. du Seuil).

Il faut reconnaître que la technique est un des aspects déterminants de l'histoire du XX[e] siècle, jusqu'ici relativement négligé par les différents courants de la critique sociale radicale.

> « La majeure partie de la critique sociale a toujours considéré que les avancées scientifiques et techniques étaient des alliées absolues du processus émancipateur, et n'a jamais imaginé que, en tant que créateur de nouvelles servitudes, elles feraient de la domination une chose *insurmontable*. » (2)

L'affirmation courante selon laquelle « la technique ne vaut que par l'usage que l'on en fait » évite justement de se poser la question politique de savoir qui met au point la technique et pour en faire quoi exactement, et fait passer les moyens techniques comme politiquement neutres, comme s'ils n'induisaient aucune contrainte dans l'organisation des activités humaines : ce n'est pas pour rien que les staliniens ont soutenu le programme électro-nucléaire français qui implique pour sa sécurité et son fonctionnement un pouvoir fort et centralisé qui est la forme politique du pouvoir qu'ils ont toujours admiré.

La technologie — étymologiquement "science des outils" — est la *technique scientifique*, c'est-à-dire le discours rationnel (*logos*) appliqué à l'organisation de la production (*tekhnê*). Mais par *discours rationnel*, il faut entendre ici le discours de la *raison abstraite* des sciences et du calcul économique dont l'objectivité ne veut considérer que les qualités primaires de la matière – des objets pourvus d'une certaine quantité d'énergie sous forme de masse et de mouvement – et ne considère les intérêts et passions subjectives des hommes que comme une espèce d'irrationalité, tout juste exploitable par la publicité pour mieux mettre en mouvement la masse de ses marchandises. La technologie est donc aussi une *idéologie*, « la logique d'une idée » (3), et cette idée qui en vient à déterminer toutes les activités sociales est que la technique (et l'échange marchand sur lequel le capitalisme veut fonder tous les rapports sociaux est en ce sens un acte purement technique, c'est-à-dire où n'entrent en compte que *« le froid intérêt, le dur argent comptant»* et aucune considération humaine) peut réaliser, en quelque sorte automatiquement, toutes les valeurs auxquelles les hommes aspirent, tout le Bien souhaitable. Au contraire des religions qui prêchaient la passivité et la résignation, toutes les idéologies se sont prétendues scientifiques, parce que leur but est de mobiliser l'activité humaine en vue de la réalisation sur Terre de leur idée. Elle veulent avoir une action effective sur le monde, elles partent donc de la connaissance scientifique de la réalité qui, par son objectivité, à la fois parvient à transformer effectivement les conditions existantes et prétend laisser les questions politiques aux mains de ceux qui en déterminent l'usage.

2. Miguel Amoròs, *Où en sommes-nous ?* chapitre I. *Pour servir à éclaircir quelques aspects de la pratique critique en ces temps malades*, 1998-1999 (diffusion Notes & Morceaux Choisis).

3. Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, 1951 (éd. du Seuil, 1972).

La technologie est l'*Idéologie Matérialisée* par excellence, elle a supplanté toutes les autres parce qu'elle est, immédiatement, la *matérialisation en action* et *l'activité qui matérialise* la raison abstraite, c'est-à-dire la vision et les présupposés métaphysiques de la science sur la nature et les hommes qui ont été, de manière sous-jacentes le fondement de toutes les idéologies particulières. Elle est l'aboutissement de l'idéal scientiste né avec le capitalisme, selon lequel le monde est régi par des lois précises et rigoureuses dont la science peut *« arracher le secret à la nature »* pour instruire les hommes et rendre par là leur existence et leur comportement enfin rationnels. Elle ne voit pas le progrès en termes éthiques et politiques, mais en termes exclusivement *matériels et techniques* : comment organiser rationnellement les hommes pour les contenter ?

Or, la question historique et sociale par excellence est celle du progrès. Quelle vie mérite d'être vécue et quel monde voulons-nous habiter ? Quels moyens sont compatibles avec ces buts ? C'est à la réponse à ces questions politiques que l'usage et le développement des techniques *devraient être subordonnés*. Mais le monde moderne ne veut pas entendre parler de ces questions, pour lui la technologie a réponse à tout parce que la technique accroit l'efficacité et le rendement dans l'ordre matériel, le seul que veut, justement, considérer la raison abstraite. Les technologies n'ont d'autre fin que leur propre développement indéfini, qui seul peut matérialiser et par-là justifier les valeurs du progrès qu'elles-mêmes représentent.

À cet enchaînement circulaire, où l'usage de la technologie est justifié par les calculs très rigoureux de la raison abstraite, et l'usage de la raison abstraite est à son tour justifié par les résultats très particuliers de la technologie, on reconnaît la marque caractéristique de l'idéologie, qui ne considère de la réalité que ce que ses vues simplificatrices veulent bien en appréhender, et dont les raisonnements superficiels n'ont que mépris pour la vie ; ils représentent, selon l'expression de Marx pour qualifier l'Économie politique capitaliste dont elles sont toutes issues, *« le reniement achevé de l'homme »*. L'humanité n'est en effet ni efficace, ni rentable — les technologistes nous le rappellent à travers chacune de leurs inventions qui visent à se substituer à la nature et aux facultés humaines — et la vie ne se réduit pas à de la matière et à de l'information en mouvement — comme le montrent les nuisances qui résultent de la mise en œuvre d'une telle conception.

> « Quelques uns d'entre-vous se disent certainement encore que la machine les libère. Elle les libère provisoirement, d'une manière, d'une seule, mais qui frappe leur imagination ; elle les libère, en quelque mesure, du temps ; elle leur fait "gagner du temps". C'est tout. Gagner du temps n'est pas toujours un avantage. Lorsqu'on va vers l'échafaud, par exemple, il est préférable d'y aller à pied. »
>
> G. Bernanos, *La liberté pour quoi faire ?*, 1947.



rampe de lancement mobile des fusée A4, 1942

morceaux d'idéologie

Les technologies prétendent supplanter en précision et en efficience bien des savoir-faires et des techniques anciennes, mais en réalité c'est parce que, d'abord, ont été supprimées les possibilités de mettre en œuvre d'une manière indépendante ces dernières. Que l'on songe au pléthorique et d'autant plus étouffant appareil réglementaire qui aujourd'hui sous prétexte d'hygiène, de sécurité et de protection sociale n'interdit certes pas mais complique considérablement les activités productives les plus simples (par exemple : pour porter des œufs du jour au marché, ceux-ci doivent être datés par une machine électronique certifiée et légalement contrôlée…), les mettant ainsi à la seule portée d'une entreprise et, plus généralement, la réservant à une organisation industrielle seule capable d'intégrer toutes les contraintes liées à la production de masse, la distribution à grande échelle et la gestion dans les normes édictées… avec pour conséquence la perte de la qualité des produits (falsifications et ersatz), la propagation des nuisances (vache folle, dioxine, etc.), l'accroissement des résistances bactériennes (salmonellose, listériose, etc.) et autres « pathologies atypiques » aux origines opaques.

Maintenant que l'automation s'est étendue à une très-grande partie de l'appareil de production, les pauvres sont dépossédés de leurs moyens de subsistance autonome, de ce qu'ils pouvaient auparavant tirer de leur activité libre combinée à celle de la nature. Par là, leur « exclusion », qui n'est rien d'autre qu'un chômage forcé *à l'intérieur* du système, n'est à son tour possible que parce que cette même production industrielle leur fourni à bon marché des ersatz d'aliments (4). Ils sont ainsi à l'égal des plébéiens de l'antiquité romaine, chassés de leurs terres par le bon marché des blés importés des quatre coins de l'empire et par l'extension des latifundia, n'ayant plus d'autre perspective que le pain et les jeux, réduits à une masse de manœuvre disponible pour toutes les manipulations et les barbaries… en attendant que la décadence entraîne la chute de l'Empire (5).

Ce qui existait autrefois indépendamment de l'industrie et de l'État (petits métiers, solidarités de voisinage, etc.), n'a donc aujourd'hui plus droit *légalement* à l'existence ; non pas que tout cela soit formellement interdit, mais plus subtilement que, au moment où la loi prétend tout réglementer, l'État tout prendre en charge et les autorités faire la preuve de leur compétence en tout (6), cela n'entre plus dans aucun cadre juridique. Le droit à changé de nature, ce n'est plus comme autrefois un cadre définisant certaines limites à la vie sociale, il tend maintenant à dicter à chacun sa manière de travailler et de se comporter en société ; il prétend régler les rapports entre les hommes à l'égal de lois physiques s'appliquant aux éléments d'une machine, et sous couvert de protéger les personnes contre elles-mêmes, réduit leur liberté et les livre à l'arbitraire bureaucratique.

Toute activité personnelle, tout travail réellement productif effectué en vue d'acquérir une certaine indépendance vis à vis de l'économie marchande (tel que le permettaient autrefois la paysannerie, l'artisanat, etc.) tend donc à devenir impraticable ; la société industrielle en a fait une *corvée*, au sens que ce terme avait au Moyen-Age, à savoir, — étant soumis à impôts, cotisations, obligations et contrôles divers, ou au contraire travail au noir et donc "non-protégé" — *« un travail gratuit que les serfs et les roturiers devaient au seigneur »* et une tâche pénible, fonction subalterne du processus de production industriel.

Combien de menuisiers ne font plus que du Ikéa sur mesure, par exemple, alors que la production des meubles dits *traditionnels* est largement automatisée.

Pour maintenir l'indispensable cohésion d'un "tissu social" rendu ainsi de plus en plus évanescent, le même *État de droit* se voit obligé d'imposer autoritairement la "solidarité" et la "responsabilité" (par exemple entre parents et enfants) qu'il a par ailleurs rendu si difficile, tandis que l'industrie des loisirs et de la culture reconstitue une sociabilité, une authenticité et une nature de synthèse (de Disneyland en Center Parcs). Car en fait, cette société si démocratique, si libérale et si ouverte ne tolère rien qui lui soit extérieur, plus aucun mode de vie qui n'entre peu ou prou dans ses statistiques, ses réglementations et ses systèmes d'assurances ; rien sur quoi, par ce *racket à la protection* qui est le soutient de toutes les mafias, les spéculateurs et les bureaucrates puissent avoir, en définitive, le dernier mot.

« Actuellement, la scolarité prolongée, les stages et l'assistance sociale, sont les méthodes employées à outrance pour maintenir une partie toujours plus importante de la population loin de la production, tant qu'elle reste une force productive non nécessaire

4. Voir de Venant Brisset, *Tant qu'il est encore temps… Libre opinion sur l'agriculture, l'Etat et la Confédération Paysanne* suivi d'une *Lettre ouverte à José Bové*, 1998 (diffusion Notes & Morceaux Choisis).

5. Voir de Arthur Koestler, *Spartacus*, 1945, notamment le discour de Marcus Crassus dans la 4e partie, ch. IV.

6. Avec comme contre-coup l'accroissement des recours juridiques contre les autorités pour "délits involontaires" : « Les gens ne supportent plus de penser qu'ils sont victimes de la fatalité. » s'indigne un député dans *Le Monde* du 30 avril 1999. Ne serait-ce pas parce qu'ils n'ont plus le loisir d'expérimenter aucune liberté ?

qu'il faut démobiliser : ces méthodes sont à la charge de l'État et sont présentées comme réussite sociale, expression du "bien être". Par ces procédés, les jeunes, les chômeurs et les exclus en général, sont écartés des circuits de la production mais conservés en tant que consommateurs. La mondialisation a provoquée une augmentation des dépenses sociales au détriment des autres nécessités significatives de l'État, comme par exemple l'effectif policier et l'achat d'armement. Plutôt que d'avoir recours à l'impôt, les stratèges du pouvoir ont développé des politiques d'atomisation des forces productives inutiles, par le biais d'aide à des associations "à but non lucratif" financées par l'État, par des donations privées alléchées par un dégrèvement fiscal. Pour l'essentiel, il s'agit pour l'État de céder la gestion des services sociaux et du recyclage d'individus à des organisations inoffensives de volontaires, ou à des collectifs encadrant des jeunes, des chômeurs, etc., de manière à développer une économie intermédiaire neutralisant les inutilisables du marché global du travail. Cette économie est appelée à se développer dans les années à venir (en France, l'économie sociale représente plus de 6% des emplois). » Amoròs, *op. cit.*

L'idéologie du progrès matériel fait accroire que les machines et les technologies dernier cri sont toujours plus efficaces que les précédentes. Mais personne ne prend jamais la peine de vérifier précisément la réalité de ce qui n'est en fait qu'une pétition de principe. On préfère plutôt s'employer à supprimer tout point de comparaison qui permettrait de saisir précisément *quel est le genre d'efficacité* dont les technologies sont capables, quel est la manière très-particulière dont elles "rationalisent" les activités humaines. Pendant que la production s'automatise, les machines-outils les plus simples à mettre en œuvre et dont l'usage impliquait un véritable savoir-faire tendent à disparaître au profit d'un appareillage plus complexe, bourrée d'électronique difficilement réparable, mais qui se combine à merveille avec les matériaux technologiques et surtout ne nécessite aucune compétence particulièrement approfondie. L'efficacité de l'outillage technologique réside essentiellement, on le voit tous les jours, dans l'indépendance de son fonctionnement à l'égard du personnel qu'il emploie pour l'essentiel à des fonctions subalternes d'entretien et de maintenance de l'appareil productif, de gestion des flux d'intrants et de promotion de ses produits. La main-d'œuvre en est interchangeable, et ses compétences éphémères ou inexistantes ne peuvent pas géner l'adaptation de l'appareil de production aux contraintes et fluctuations du marché, c'est-à-dire non à la demande sociale elle-même, mais, à travers la publicité et la mode, à la spéculation sur celle-ci rendue d'autant plus aisée par la dépossession et la déréalisation des salariés qu'engendrent partout l'usage intensif des technologies.

Le travail d'usine ou de bureau, où l'individu n'est plus qu'une fonction, un rouage dans la machine qu'est l'entreprise, est donc devenu le *modèle* des rapports sociaux, c'est-à-dire ce à travers quoi les individus et les institutions perçoivent maintenant toute activité sociale : à la fois au travers des catégories parcellaires (citoyen, consommateur, salarié, contribuable, usager, etc.) employées par la bureaucratie pour diviser les problèmes et mieux les gérer, et au travers de la volonté des individus de s'identifier à une de ces formes de la représentation sociale diffusée par le spectacle. Par exemple, lorsque des salariés revendiquent une plus grande « reconnaissance » dans leur travail, ils demandent par-là a être moins maltraités et aussi une « revalorisation de l'image » que leurs supérieurs hiérarchiques et autres autorités leur renvoient d'eux-mêmes. Il en est de même pour le « respect » que réclament parfois les habitants des banlieues à la suite de reportages télévisés qu'ils estiment calomniateurs à leur endroit. Les rapports sociaux et l'activité des individus ne sont, en effet, plus perçues et analysées que dans les termes diffusés et mis à la mode par la représentation sociale (les médias), parce qu'il n'existe plus de communauté à l'échelle humaine dans laquelle ces activités puisse prendre un sens pour la personne elle-même. Aussi l'individu atomisé, qui effectue un travail parcellaire à l'aide de compétences éphémères, n'a d'autre resource que de rechercher un sens à son existence dans *la société en son ensemble*. Mais cette abstraction ne laisse que la possibilité de s'identifier à ses représentations, de devenir soi-même une image dans le spectacle social.

La boucle est bouclée et, d'une manière générale, la rationalisation qui s'opère par l'automation tend à supprimer tout travail vivant au profit de la manipulation de signes censés représenter la réalité. Les conséquences désastreuses d'une telle déréalisation de l'activité humaine s'étalent dans toute leur monstrueuse absurdité dans les activités en contact direct avec la nature, dans l'agriculture et l'élevage industriels.

Mais les gens réalistes nous diront que de toute façon *« l'homme ordonne, la machine exécute »* ; c'est bien, en effet, ce que nos sens nous font immédiatement percevoir, et l'on se contente de hausser les épaules devant celui qui prétend que la réalité est tout autre, que c'est la machine qui dicte à l'homme son emploi. Les professeurs qui enseignement l'usage des machines à commande numérique et informatique, par exemple, répètent à l'envi que *« Il ne faut pas se laisser diriger par la machine »* voulant seulement rappeler par là qu'il faut toujours vérifier les ordres qu'on lui donne et ne pas se laisser aller à avoir confiance *a priori* dans les réglages précédement effectués. Comment un automobiliste peut à la fois être maître de la conduite de son véhicule et être asservi à son usage social, voilà pourtant une expérience fort communément partagée, mais de laquelle l'habitude de la raison abstraite empêche de tirer le moindre enseignement. Comment une machine automatique, par l'investissement qu'elle représente, le volume de production qu'elle implique, le bon marché auquel elle astreint les autres producteurs et par-là auquel elle astreint ses propres détenteurs, fait que ceux qui la mettent en œuvre n'ont d'autre possibilité que de l'utiliser selon les nécessités technico-économiques non seulement qu'elle impose, mais qu'elle suppose par sa seule

existence, voilà ce qu'aucune évaluation technique, ce qu'aucun calcul économique, ce qu'aucune expérimentation scientifique ne peut appréhender. On voit ainsi comment la *raison abstraite* des sciences se protège de toute évaluation objective, non pas de ses *résultats* — qui font toujours l'objet de rigoureux calculs —, mais de ses *conséquences pratiques*, concrètes et réelles, que chacun peut vérifier tous les jours de ses propres yeux, sans l'aide d'aucun expert, instrument de mesure sophistiqué, ni connaissance spécialisée, mais avec seulement un peu de curiosité et d'esprit critique — denrées ne pouvant, certes, être produites industriellement (7).

Le point de vue d'où nous formulons notre jugement critique sur la technologie est donc fort simple : c'est celui de la *raison concrète* qui ne considère pas isolement les faits et phénomènes, et pas seulement les conséquences apparentes et immédiates des actes, mais aussi le contexte social et historique où ils sont apparus et qui leur donne leur sens, c'est-à-dire à la fois la *signification* qu'ils peuvent avoir pour les hommes et la *direction* vers laquelle ils peuvent infléchir les événements ultérieurs. C'est dire à quel point notre objectivité est bien différente de celle que préconise la méthode scientifique. Cette dernière, appliquée aux sciences humaines, est identiquement le point de vue *« du plus froid des montres froids »*, c'est-à-dire de l'autorité et de la domination, de l'État et de l'Économie. Nous prennons une position et défendons un point de vue tout à l'opposé : notre parti est celui de l'émancipation humaine ; notre but est la réalisation de la liberté individuelle par l'établissement des conditions l'autonomie collective.

Dans ce numéro et les prochains sous le même titre, nous allons donc évoquer les conditions historiques et sociales qui ont concouru à la génèse des technologies et à la naissance de la société industrielle dont nous voyons aujourd'hui qu'elle tend à s'unifier mondialement en un système totalitaire. Nous exposerons ensuite quelques conclusions auxquelles la reconnaissance de ces faits nous mène nécessairement dans la mesure où nous ne voulons pas de ce monde et que nous entendons bien nous opposer à son parachèvement.

7. Sur « le déclin continu de l'intelligence critique et du sens de la langue auquel ont conduit les réformes scolaires imposées depuis trente ans » voir Jean-Claude Michéa, *L'enseignement de l'ignorance et ses conditions modernes*, 1999, éd. Climat.



Nagasaki juste après le bombardement atomique
photographie de Yosuke Yamahata

genèse de la technologie

Du déclenchement de la première à la fin de la seconde Guerre Mondiale, le capitalisme a traversé une crise majeure : le système a dû lutter contre toutes les possibilités émancipatrices que son propre développement technique et économique antérieur avait fait éclore. Il a dû trouver les formes politiques et techniques pour neutraliser ces possibilités, pour lui critiques et révolutionnaires. D'autre part le « laisser faire, laisser passer » de l'économie capitaliste engendrait périodiquement les crises de plus en plus dévastatrices. Après avoir fait le tour de la planète et être ainsi revenu sur lui-même, le libéralisme mettait en concurrence le capital non plus contre les économies locales, mais contre lui-même. Le capitalisme devait mettre un terme à ces tendances autodestructrices, à la dispersion dans l'emploi de ses moyens et à l'inconscience sur ses propres fins (8). Pour cela, il a fait de la politique non plus un art, mais une simple technique ; il a fait de la technique non plus un simple moyen, mais un but politique. Il s'est alors emparé de l'appareil d'État pour en faire un moyen de régulation du marché et de coordination des différents secteurs industriels, en attendant que la concentration des capitaux – qui s'est réalisée depuis sous l'effet du développement technologique, des interdépendances et complémentarités qu'il engendre entre les différents secteurs industriels – y pourvoie d'elle-même.

> « Dès lors, l'histoire mondiale devient toujours plus l'histoire de la technique. » Amoròs, *op. cit.*

La classe ouvrière était, au début du siècle, une force sociale considérable qui a d'abord été neutralisée par l'écrasement des révolutions russe et allemande, puis récupérée dans les systèmes totalitaires, la lutte nationaliste contre ces régimes (seconde Guerre Mondiale et guerre froide) et en l'intéressant à la survie du capitalisme (accès aux biens de consommation, *Welfare state*, etc.). Le mouvement ouvrier représentait une menace d'autant plus grande que les moyens de production avaient atteint un développement tel que l'unité des moyens techniques alors réalisée rendait possible à la classe ouvrière de s'en emparer et de les mettre en œuvre pour son propre compte.

> « La machine-outil [a] produit, surtout avant la guerre, le plus beau type peut-être de travailleur conscient qui soit apparu dans l'histoire, à savoir l'ouvrier qualifié. » (9)

La normalisation des objets techniques, la simplicité et la polyvalence des machines-outils, l'éducation et la qualification d'une partie des ouvriers rendaient alors possible l'appropriation et la réorganisation dans un but émancipateur de l'appareil de production créé par le capitalisme.

8. Sur la fin du libéralisme, voir Karl Polanyi, *La grande transformation*, 1941 (éd. Gallimard, 1981).

9. Simone Weil, *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, 1934 (éd. Gallimard).

signification des technologies

• Technologies lourdes :

– **Nucléaire** : Manhattan Project, conception, réalisation et utilisation de la bombe atomique en 1945, dirigé par Robert Oppenheimer (anti-nazi, accusé par la suite de sympathies communistes sous le président Eisenhower).

Energie en tant qu'absolu. Disponible pour tous les usages, donc produite abstraitement, sans aucun rapport avec l'usage particulier.

– **Aéronautique** : Avions à réaction, missiles et fusées réalisés en 1942, par Werner von Braun (Major de la SS qui dirigera ensuite la construction des fusées du programme Apollo pour le voyage sur la Lune).

Transport en tant qu'absolu. Déplacement sans rapport avec les lieux et indépendament de l'espace géographique et social traversé.

• Transformation de la matière :

– **Matériaux plastiques** : Substitus et ersatz des matériaux traditionnels, matériaux plastiques (Caoutchouc, Nylon) et autres dérivés des hydrocarbures (insecticides, pesticides, etc.).

Création de matériaux pour des propriétés spécifiques. Matières et objets pour un usage spécialisé et unique, c'est-à-dire à la fois jetables et inutilisables par ailleurs, et que les êtres vivants ne peuvent généralement assimiler (d'où pollution et nuisances).

– **Antibiotiques et génétique** : Pénicilline, antibiotiques, etc. Fonction de l'ADN découverte en 1944.

Manipulation du vivant en tant que matériau pour l'industrie. Le but n'est pas de soigner la maladie en luttant contre ses causes, mais de supprimer son apparition, d'inhiber les facteurs déclenchants pour habituer l'organisme à un environnement pathogène (d'où instrumentalisation et destructuration du vivant).

• Communication et Coordination :

– **Electronique** : Transistor, radar, radio, etc.

Traitement des signaux. Contrôle et communication avec abolition de la distance.

– **Informatique** : Machines à calculer. En travaillant sur Enigma, machine à décrypter les messages codés allemands durant la guerre, Alan M. Turing établit les principes théoriques du fonctionnement d'une machine capable de résoudre tous les problèmes : l'ordinateur.

Manipulation des symboles. Traitement automatisé de l'information indépendament du sens.

– **Cybernétique et automatisation** : Robots, automatismes, etc.

Organisation rationnelle du travail et coordination entre les machines et les hommes, « l'usage humain des êtres humains » (Norbert Wiener, créateur de la cybernétique en 1942). L'homme n'est plus qu'un élément du système de la production industrielle, consommé autant que produit par lui.

Pour désamorcer définitivement ces potentialités révolutionnaires, le système capitaliste s'emploiera dès lors à supprimer la classe ouvrière et à compliquer le système technique de la production pour le mettre aux seules mains des spécialistes qui le conçoivent et le dirigent, techniciens, experts et gestionnaires. L'*automatisation* de la production n'a pas d'autre but que de faire en sorte que le capital se passe de producteurs ; elle est la volonté de réaliser l'*autonomie de la technique* vis à vis des forces sociales et politiques. Pour le capitalisme, elle est le seul moyen de supprimer radicalement la séparation entre le travailleur et son produit et de dépasser la contradiction aux conséquences subversives que cela représente. Ainsi, toutes les techniques nouvelles apparues lors de la seconde Guerre Mondiale, et qui constituent maintenant ce que l'on appelle couramment les technologies, ont pour caractère spécifique de limiter les possibilités d'intervention de l'homme en tant que sujet dans le fonctionnement de la machine. Il s'agit là d'une transformation qui va à l'encontre de tout le développement technique antérieur.

L'automatisation sous ses différentes formes, de la mécanisation élargie aux machines pilotées par ordinateur, représente, comparée à tout l'outillage traditionnel dont la machine-outil était le perfectionnement le plus abouti, un saut qualitatif nettement régressif dans les rapports entre l'homme et la machine. En effet, la machine-outil se limitait à *assister* l'homme dans son activité, lui laissant toute lattitude pour l'organiser à sa guise (ce qui a suscité l'éclosion de créations originales, comme en témoigne l'*Art Nouveau* et ses recherches de formes organiques), tandis que les machines automatiques se *substituent* à cette activité, réduisant l'homme au rôle de *servant* de la machine, l'obligeant à planifier de bout en bout la conception, l'approvisionnement en matières premières et la distribution de la production. C'est donc moins une production qu'il faut organiser à une échelle humaine, que des flux à gérer au niveau d'un système économique qui, dans la mesure ou ce genre de machine se généralise, bouleverse les rapports entre entreprises concurrentes et partenaires, accélère les échanges, et tend, à son tour, à échapper à toute maîtrise humaine. La tâche de l'ouvrier ne consiste plus qu'à alimenter, entretenir et surveiller la machine qui a remplacé le travail vivant et le savoir-faire de plusieurs dizaines de personnes, tandis que les ingénieurs qui planifient cette production automatisée et sa distribution à grande échelle ne peuvent plus se permettre beaucoup d'originalité, leurs marchandises produites en masse devant s'imposer par défaut au plus grand nombre pour être écoulées aisement. L'automatisation est donc une technique qui tend à s'appliquer à tout l'appareil de production en standardisant l'organisation et les produits en amont et en aval des machines automatiques, et de ce fait elle en vient à imposer ces caractères à l'ensemble de la société: l'uniformisation des produits disponibles sur le marché forme le goût pour une esthétique qui tend au dépouillement ornemental et à la fonctionnalité. (Il suffit de feuilleter

un catalogue IKÉA pour voir que l'on vend là, plutôt que des meubles ou des objets, un style de vie jeune et branché… superficiel et creux qui correspond bien à la perte du goût et de toute compétence réelle qu'engendre la banalisation d'un tel mode de production).

de Guernica à Hiroshima

La seconde Guerre Mondiale est le creuset d'où est sorti le complexe industriel et social de la technologie. C'est en effet à partir des luttes contre les formes politiques du totalitarisme que vont se mettre en place dans le "monde libre" les éléments du totalitarisme technologique. Le fascisme, cet « archaïsme techniquement équipé » et le stalinisme, cette bureaucratie technocratique, sont les premiers régimes modernes à avoir traité les problèmes d'ordre politique comme des tâches essentiellement techniques : au gouvernement des hommes, ils ont substitué l'administration des individus atomisés, c'est-à-dire des hommes réduits à l'état de choses (des mouvements de masse aux camps de concentration) (10). Les régimes totalitaires ont fondé leur puissance politique sur des hommes désocialisés, des individus désolés (11), à la fois moralement par l'expérience de la première Guerre Mondiale, idéologiquement par l'écrasement des mouvements révolutionnaires et socialement avec la crise économique et le chômage de masse. Ils ont eu cette supériorité sur les anciennes formes de la démocratie bourgeoise de pouvoir se détacher de tout souci du "bien public" – l'administration des intérêts contradictoires au sein de la société – pour se concentrer exclusivement sur l'accumulation de la puissance, en suscitant l'adhésion frénétique des masses à leur exaltant mouvement pour la conquête du monde.

Dans cette lutte pour s'accaparer la puissance, qui se prolongera bien au-delà de la seconde Guerre Mondiale avec la "guerre froide", sa course aux armements et au prestige technologique (des missiles intercontinentaux aux voyages sur la Lune), les moyens techniques se substitueront progressivement, partout et dans tous les domaines, aux fins politiques et inversement les réalisations politiques en viendront à ne plus être définies que comme mise en œuvre à grande échelle de gadgets technologiques. Et c'est dans le *monde libre*, que finalement se réalisera le parachèvement de la recherche de puissance absolue entamée par les systèmes totalitaires, et dont avaient seulement rêvé, avant eux, toutes les formes de domination.

Pour la première fois, avec le Manhattan Project, une organisation sociale et industrielle a été créée de toutes pièces – et sous le secret militaire — dans le but précis et unique de produire un objet technique qui dépasse, et de loin, toute mesure et toute maîtrise humaine : la bombe atomique (12). (Quatre usines pour la séparation des isotopes de l'uranium, employant plusieurs dizaines de milliers de personnes, ont été construites sur des sites tenus secrets et plus de 2000 chercheurs, techniciens et militaires ont travaillé à la mise au point de la Bombe à Los Alamos). Ce type d'organisation est par la suite devenue le modèle pour la recherche scientifique et technique, la base pour le développement de l'industrie nucléaire en particulier, et pour toute l'industrie technologique, étroitement liée aux activités militaires. Et cette nouvelle organisation de la production transformera profondément à son tour les rapports sociaux.



les débuts de l'ère atomique :
Vous qui franchissez ce seuil, laissez-là toute espérance
(Dante, *La divine comédie, l'Enfer*, 1314)
Ruines de Nagasaki, photographie de Yosuke Yamahata

À la fin de la seconde Guerre Mondiale, le totalitarisme, sous sa forme la plus grossière et la plus brutale, le fascisme, était vaincu. Mais Hiroshima et Nagasaki — et avant cela les bombardements massifs de villes allemandes et japonnaises par les Alliés sans autre but stratégique que la démoralisation des populations civiles — n'ont fait qu'illustrer combien moralement il a vaincu, lui qui avait engagé les hostilités avec Guernica (13). Ainsi, la fin des camps de concentration nazis ne signifiait nullement la fin de la terreur de masse ; avec la bombe atomique et la course aux armements nucléaires cette dernière s'étend d'un coup à la planète entière, avec pour conséquence chez les populations un saut qualitatif dans l'indifférence à l'égard de leur propre sort.

La course aux armements et l'équilibre de la terreur sont la première manifestation de l'autonomie du processus technologique face aux êtres humains : lorsque des stratèges bien à l'abri dans

10. Voir de Serge Tchakhotine, *Le viol des foules par la propagande politique*,1939 (éd. Gallimard, coll. TEL, 1992). L'auteur voulait organiser une propagande progressiste en reprenant les mêmes méthodes de conditionnement des masses par identification réflexe à un mouvement politique que celle de la propagande fasciste qu'il voulait combattre.

11. Voir de Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, 1951 (éd. du Seuil), particulièrement la fin du chapitre *Idéologie et terreur* : « L'homme désolé se trouve entouré d'autres hommes avec lesquels il ne peut établir de contact, ou à l'hostilité desquels il est exposé. »

12. Pour une analyse de « notre existence sous le signe de la bombe », voir le texte en morceau choisi, ci-dessous p.16.

13. Sur ce point, lire la réflexion de Georges Henein, *Prestige de la terreur*, août 1945 (diffusion N&MC).

leurs bunkers jouent sur ordinateur avec des scénarios impliquant des millions de morts en quelques jours de guerre nucléaire et font connaître de tels calculs au monde, il est signifié à chaque être humain combien il compte maintenant pour peu de choses dans le complexe étatico-militaro-industriel, la machinerie qui peut ainsi régler son sort en quelques instants (14).

Avec la Bombe, pour la première fois dans l'histoire, le pouvoir de l'État n'existe plus seulement en tant que pouvoir politique, mais principalement en tant que puissance technique d'annihilation du sujet politique (citoyens, société et nation) d'où émanait autrefois sa légitimité. Par là, ce pouvoir s'est rendu indépendant des populations dont il n'a maintenant plus que la charge, c'est-à-dire dont il doit gérer les "ressources humaines" au mieux des nécessités techniques imposées par l'économie mondialisée. Avec le Manhattan Project, venait donc de naître la société industrielle, une organisation sociale issue de l'organisation industrielle de la production sous l'égide des technologies. Cette société évolue au gré des nécessités économiques et techniques liées au fonctionnement de sa machinerie; l'existence des hommes y est prise en charge aussi bien matériellement qu'idéologiquement par la production de masse qui occupe tout l'espace social ; les rapports sociaux se réduisent à des actes techniques, échanges marchands et communication d'informations. Enfin son but essentiel — celui auquel tous les moyens sont subordonnés — n'est pas le renouvellement ni l'enrichissement de la vie humaine, mais une production d'objets techniques par lesquels le système accroît toujours sa puissance et étend son empire sur la totalité des conditions de la vie sur Terre.

Bertrand Louart

14. Voir de Lewis Mumford, *Le mythe de la machine*, 1967 (éd. Fayard), en particulier les chapitres 9 (*La nucléation de la puissance*) et 10 (*La nouvelle mégamachine*) du volume II.

À suivre…

la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie

Le monde est ce qu'il est, c'est-à-dire peu de chose. C'est ce que chacun sait depuis hier grâce au formidable concert que la radio, les journaux et les agences d'information viennent de déclencher au sujet de la bombe atomique. On nous apprend, en effet, au milieu d'une foule de commentaires enthousiastes que n'importe quelle ville d'importance moyenne peut être totalement rasée par une bombe de la grosseur d'un ballon de football. Des journaux américains, anglais et français se répandent en dissertations élégantes sur l'avenir, le passé, les inventeurs, le coût, la vocation pacifique et les effets guerriers, les conséquences politiques et même le caractère indépendant de la bombe atomique. Nous nous résumerons en une phrase : la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques.

En attendant, il est permis de penser qu'il y a quelque indécence à célébrer ainsi une découverte, qui se met d'abord au service de la plus formidable rage de destruction dont l'homme ait fait preuve depuis des siècles. Que dans un monde livré à tous les déchirements de la violence, incapable d'aucun contrôle, indifférent à la justice et au simple bonheur des hommes, la science se consacre au meurtre organisé, personne sans doute, à moins d'idéalisme impénitent, ne songera à s'en étonner.

Les découvertes doivent être enregistrées, commentées selon ce qu'elles sont, annoncées au monde pour que l'homme ait une juste idée de son destin. Mais entourer ces terribles révélations d'une littérature pittoresque ou humoristique, c'est ce qui n'est pas supportable.

Déjà, on ne respirait pas facilement dans un monde torturé. Voici qu'une angoisse nouvelle nous est proposée, qui a toutes les chances d'être définitive. On offre sans doute à l'humanité sa dernière chance. Et ce peut-être après tout le prétexte d'une édition spéciale. Mais ce devrait être plus sûrement le sujet de quelques réflexions et de beaucoup de silence.

Au reste, il est d'autres raisons d'accueillir avec réserve le roman d'anticipation que les journaux nous proposent. Quand on voit le rédacteur diplomatique de l'Agence Reuter annoncer que cette invention rend caducs les traités ou périmées les décisions mêmes de Potsdam, remarquer qu'il est indifférent que les Russes soient à Koenigsberg ou la Turquie aux Dardanelles, on ne peut se défendre de supposer à ce beau concert des intentions assez étrangères au désintéressement scientifique.

Qu'on nous entende bien. Si les Japonais capitulent après la destruction d'Hiroshima et par l'effet de l'intimidation, nous nous en réjouirons. Mais nous nous refusons à tirer d'une aussi grave nouvelle autre chose que la décision de plaider plus énergiquement encore en faveur d'une véritable société internationale, où les grandes puissances n'auront pas de droits supérieurs aux petites et aux moyennes nations, où la guerre, fléau devenu définitif par le seul effet de l'intelligence humaine, ne dépendra plus des appétits ou des doctrines de tel ou tel État.

Devant les perspectives terrifiantes qui s'ouvrent à l'humanité, nous apercevons encore mieux que la paix est le seul combat qui vaille d'être mené. Ce n'est plus une prière, mais un ordre qui doit monter des peuples vers les gouvernements, l'ordre de choisir définitivement entre l'enfer et la raison.

Albert Camus,
éditorial de *Combat* du 8 août 1945.

La science et le bon sens

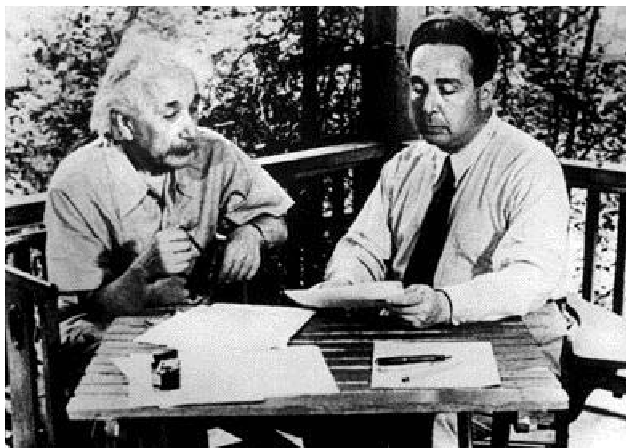
par Robert J. Oppenheimer

Le 16 juillet 1945, à Alamogordo dans le désert du Nouveau-Mexique, la première bombe atomique explose. À la fin de cet essai, Oppenheimer vit venir vers lui Bainbridge, le physicien responsable du test, qui en guise de commentaire lui jeta simplement : *« Maintenant, nous sommes tous des salauds. »* Oppenheimer lui-même conviendra que personne n'avait alors fait de remarque plus pertinente.

Au moment où le gouvernement américain lui demande comment utiliser la Bombe contre le Japon, il signera, avec trois autres savants, le texte suivant :

> « Les opinions de nos collègues scientifiques sur l'emploi de ces armes [la bombe atomique] ne sont pas unanimes : elles vont de la proposition d'une démonstration purement technique à l'utilisation militaire conçue de façon à provoquer une reddition. […] Nous nous sentons plus proches de ces dernières vues ; nous ne pouvons proposer aucune démonstration technique susceptible de mettre fin à la guerre ; nous ne voyons aucune alternative acceptable *(sic !)* à l'emploi militaire direct.
>
> En ce qui concerne les aspects généraux de l'utilisation de l'énergie atomique, il est clair que nous, en tant qu'hommes de science, n'avons aucun droit de propriété. Il est exact que nous sommes parmi le petit nombre de citoyens qui ont eu l'occasion de réfléchir longuement à ces problèmes durant les dernières années. Nous ne pouvons prétendre, cependant, à aucune compétence particulière pour ce qui est de résoudre les problèmes politiques, sociaux ou militaires provoqués par l'avènement de la puissance atomique. »

Au moment où ces messieurs se lavent les mains par avance des actes qu'ils ont conseillés, Léo Szilard, qui en 1939 par l'intermédiaire d'Albert Einstein avait averti le gouvernement américain de la possibilité de l'existence chez les nazis de recherches sur la Bombe, fait circuler une pétition parmi les physiciens, qu'il compte adresser au président Truman pour empêcher son « emploi militaire direct ».



Albert Einstein et Léo Szilard

Il tente d'obtenir les signatures des chercheurs de Los Alamos, mais se heurte à Oppenheimer, directeur scientifique de ce centre de recherches, qui *« estime qu'il est inapproprié de la part d'un savant d'utiliser son prestige pour faire des déclarations politiques »…*

Par la suite Oppenheimer dirige le développement des armes atomiques (bombe A) préconisant leur emploi à des fins tactiques, comme soutien sur le terrain aux opérations militaires. Il s'oppose pourtant à la mise au point des armes thermonucléaires (bombe H), beaucoup plus puissantes, mais qui entraveraient le développement de la bombe A et relégueraient tout armement nucléaire au rôle sans gloire de dissuasion et de terreur.

Edward Teller, qui dirige les recherches sur la bombe H, parvient en 1951 à mettre au point le principe de son fonctionnement. Oppenheimer, au vu de l'ingéniosité de la chose s'exclamera alors :

« It's technically sweet ! »

(techniquement, c'est sublime !)

> « Quand je vis comment la faire, il m'apparut clairement qu'il fallait au moins tenter de la réaliser. Le seul problème qui demeurait serait celui de son emploi. […] Restait seulement à savoir comment traiter le problème militaire, politique et humain une fois que l'arme serait disponible. »

C'est bien là, formulé dès ses origines, le principe de tout développement technologique…

Bibliographie :

• Michel Rival, *Robert Oppenheimer* (éd. Flammarion, 1995).

Les citations ci-dessus sont extraites de ce livre. Biographie intéressante parce que, quoique très respectueuse du “grand homme”, laisse néanmoins transparaître clairement son opportunisme débridé.

• Robert Jungk,

- *Plus clair que mille soleils*, éd. Arthaud, 1958.

Une histoire très détaillée de la genèse des bombes atomiques et thermonucléaires. (ouvrage épuisé)

- *Survivre à Hiroshima*, éd. Arthaud, 1960.

Diverses histoires de survivants au premier bombardement atomique. (ouvrage épuisé)

• Andrew Hodges, *Alan Turing ou l'énigme de l'intelligence*, 1983. (éd. Payot, coll. Bibliothèque scientifique, 1988)

L'histoire de la naissance de l'informatique, avec les fantasmes autour de “l'intelligence artificielle” qu'elle a sucité dès ses débuts.

• André Sellier, *Histoire du camp de Dora*, (éd. La Découverte, 1998)

La “conquête de l'espace” commence sous Terre, dans le sang et dans la boue du camp de concentration de Dora, sous l'oeil indifférent de Werner von Braun…

À propos de « l'affaire de la dioxine »

« Contrairement à certaines craintes exprimées au départ, l'origine de la contamination serait toujours la même »
Libération, 25 juillet 1999.

Les patrons de l'agro-alimentaire et leurs politiciens ne se contentent pas de nous empoisonner ; ils osent, en plus, venir nous parler de santé et d'hygiène, et nous imposer la délirante conception qu'ils en ont, en faisant passer de nouvelles lois et réglementations contre ce qui reste de paysans et de production artisanale, au moment même où les derniers résultats catastrophiques de l'agriculture industrielle s'étalent dans nos assiettes.

La production industrielle s'efforce ainsi de faire disparaître tout ce qui lui est étranger, et résistait encore par sa seule existence à l'appauvrissement général, pour ne nous laisser d'autre choix que ses ersatz empoisonnés, et supprimer tout point de comparaison, qui est toujours si évidemment à son désavantage.

Au moment où la « crise de la dioxine » défrayait la chronique, la Communauté Européenne publiait une directive relative aux manières de produire les aliments et aux locaux où ils sont produits. Elle prétend obliger les producteurs à suivre des « règles hygiéniques » précises et très contraignantes ; en fait les règles propres au mode de travail de la grande production industrielle, aseptique dans la forme et immonde dans la substance, qui a produit la vache folle, le poulet à la dioxine et autres listériose.

Il en résulte que, en Italie par exemple, 90% des fromages et des charcuteries produits artisanalement par les bergers et paysans ou dans de petits ateliers, seront hors-la-loi et leur commerce interdit. Depuis le 18 juin, et sur la base de la même réglementation, il faudrait aussi aller au marché avec un gant en plastique, parce qu'il est interdit de toucher les fruits et légumes à main nue « pour raison d'hygiène ».

Par contre, les poulets élevés 18 par m² et nourris de farines et de graisses recyclées, épicés occasionnellement de poisons divers pris au hasard, et tués après 45 jours, rachitiques et enflés, ceux-là sont assez bons pour nous : nous pourrons les manger en toute tranquillité, car les « règles hygiéniques », sûrement, auront été respectées.

Ce « super-hygiénisme » n'a bien sûr rien a voir avec la propreté et l'hygiène véritables. On sait que, dans le cas de la contamination par la listériose, c'est précisement l'alliance d'un hygiénisme draconien et de l'usage intensif de multiples antimicrobiens avec la production massive et concentrée d'aliments (ici les fromages) qui a sélectionné ces bactéries indestructibles et meurtrières ; exactement comme dans les hôpitaux de la médecine industrielle, colonisés de manière toujours plus incontrôlable et catastrophique par des « souches microbiennes multirésistantes ».

Ces derniers temps les médias nous informent des multiples avaries de la production alimentaire moderne, sans cesser pour autant de répéter que la nourriture que nous mangeons n'a jamais été d'aussi bonne qualité qu'aujourd'hui, et que les aliments, aussi fades et insipides soient-ils, n'ont jamais eu de meilleur goût. Comme on sait, à l'aube du XXI[e] siècle, il y a *nécessairement* progrès en toutes choses. Et donc si les aliments sont quelque peu empoisonnés aujourd'hui, c'est *nécessairement* que cela était pire par le passé. En somme, les difficultés actuelles de l'industrie agro-alimentaire hyper-réglementée sont la preuve de la piètre qualité de la production ancienne et artisanale. Bientôt, à n'en pas douter puisque *"on arrête pas le progrès"*, nous mangerons cent fois, mille fois mieux que nos ancêtres — ces barbares qui ont inventé la cuisine — lorsque par la grâce des réglementations sanitaires il n'y aura littéralement plus rien à manger que des substances vitaminées et de la mousse de protéines soigneusement préparée et mise en forme dans les laboratoires de l'agro-industrie. Tous les « risques sanitaires » auront alors été radicalement supprimés, en même temps que toute santé véritable, que toute vie sur terre qui ne soit pas sous perfusion industrielle et marchande, pour la plus grande satisfaction du rationalisme morbide des bureaucrates, des affairistes et de leurs serviteurs médiatiques.

L'*Agence Fédérale pour la Sécurité Alimentaire* que l'on veut nous vendre aujourd'hui n'aura aucun des effets salvateurs qu'en espèrent les journalistes. Elle est visiblement calquée sur la *Food and Drugs Administration* américaine qui, de notoriété publique, est corrompue jusqu'à la moelle : nombre de ses techniciens et de ses fonctionnaires sont ou ont été employés par les multinationales dont ils sont censés contrôler la production, et ils ont couvert, chaque fois que cela a été nécessaire, les empoisonnements par pesticides, engrais chimiques, hormones, et maintenant organismes génétiquement modifiés (OGM), de ces firmes. Et sûrement l'imitation belge sera encore pire que l'original. Mais enfin, que pouvait-on attendre d'autre de l'Etat ?

Le seul résultat qu'obtiendra cette agence de contrôle sera d'augmenter encore la bureau-cratisation — au détriment des petits producteurs — et d'aggraver par conséquent la concentration et la

centralisation de la « chaîne de production ». Cela renforcera les conditions responsables des empoisonnements à répétition que nous connaissons, et en tous cas de leur diffusion massive. Pour la dioxine, par exemple, et si l'on en croit les versions officielles, la concentration de la production est telle qu'il a suffi qu'un seul producteur d'aliments pour animaux distribue des produits frelatés pour contaminer un pays entier.

Le développement que connaîtra dorénavant l'agriculture labellisée « biologique » conviendra aussi fort bien à nos dirigeants : ceux-ci n'avaient-ils pas proclamés, en France, il y a près de deux ans, leur ambition de voir la production « biologique » (quel terme stupide et dégoutant !) représenter d'ici une dizaine d'années 10% de l'agriculture nationale.

Dix pour cent donc d'aliments à peu près normaux et sans poisons. Mais pas plus, bien entendu. Une production de luxe pour ceux qui pourront se la payer, un nouveau marché fort rentable ; à côté des 90% de poisons restants produits par l'agro-industrie qu'il ne pourra jamais être question de remettre en cause dans le cadre de cette société : il faut bien nourrir les pauvres et faire tourner les usines chimiques (à ce propos, rappelons qu'une bonne partie de la production pharmaceutique mondiale est utilisée dans l'élevage, sous forme d'antibiotiques, de tranquillisants, etc.).

Par une sinistre ironie, le développement du label biologique va même participer à la disparition de la petite production paysanne traditionnelle. Les contraintes combinées du marché moderne, des règlements étatiques, et de l'uniformisation des modes de vie, feront que bientôt il sera impossible de rester petit paysan et de produire simplement de bons aliments à peu près sains, avec des méthodes artisanales, pour une clientèle vivant à proximité : il faudra soit s'industrialiser, soit, pour permettre et justifier le maintien de la qualité ancienne, devenir « biologique » ; avec toutes les contraintes et les contrôles que cela implique, et bien sûr l'augmentation des prix et la transformation de la clientèle qu'elle entraine.

(Nous ne parlerons pas ici de l'industrialisation de cette filière et de l'assouplissement continuel des normes définissant le label, toutes choses inévitables dès que l'Etat et le marché s'en mêlent.)



Le sens de tout cela est toujours le même : supprimer toute différence, pour rendre tout identique et également insipide ; les aliments, ceux qui les produisent, ceux qui les mangent. La production automatisée de masse fait disparaître l'expérience, la sagesse et l'indépendance des hommes, pour les réduire au rang de serviteurs des machines — animaux domestiques de la technologie. Et cela est vrai pour tout ce qui nous entoure : les villes, par exemple, se dégradent et s'uniformisent exactement comme ce que nous avons dans nos assiettes, et exactement comme les campagnes qui nous le fournissent.

Comme le disait il y a peu avec une certaine résignation une mère de famille peu suspecte de révolutionnarisme : *« tout est pourri ; il faudrait tout recommencer depuis le début »*. Sans doute une telle conclusion ne fut pas rare dans les têtes et sur les lèvres, ces derniers temps.

Mais où voit-on des gens tirer les redoutables conséquences d'un si évident constat, à l'échelle de l'ensemble de la société, et simplement d'abord à l'échelle de leur propre existence ?

La résignation et l'impuissance sont telles que même de mystérieux empoisonnements massifs à répétition ne suscitent plus aucune réaction ni opposition sérieuse. En tout autre époque, il y aurait eu au moins des émeutes. Aujourd'hui, des "écologistes" au gouvernement suffisent à apaiser toute inquiétude.

Pourtant, le moins que l'on puisse dire est qu'il est urgent de tirer les conclusions de la situation sans issue où nous ont conduits la société industrielle et la domination de l'économie. Tirer ces conclusions et tenter de modeler sa vie en conséquence reste pourtant possible, quoi qu'en dise le si confortable « c'est comme ça et on n'y peut rien ! » Il suffit pour cela d'un peu de courage, celui de choisir son camp et de dénoncer autour de soi le mensonge qui s'étale partout.

Quant aux moyens de *« tout recommencer depuis le début »*, aux possibilités de solution du « problème social » dans son ensemble, qui paraît aujourd'hui si tragiquement inextricable, on les entendrait et les verrait déjà mieux s'il s'en trouvait un peu plus pour défendre, sur ce qu'il reste de place publique, le point de vue de l'émancipation humaine, c'est-à-dire la possibilité pour chacun de « se rendre comme maître et possesseur des conditions de son existence ».

Bientôt il sera trop tard, s'il n'est pas déjà trop tard. Et la diffusion accélérée des OGM dans l'agriculture, qui se déroule sous nos yeux, réduira encore plus radicalement les possibilités d'une autonomie quelconque à l'égard de la société industrielle, tout en nous préparant de nouvelles catastrophes et des pénuries inédites.

Si rien ni personne ne réussit à s'y opposer avec succès.

Quelques ennemis du
« meilleur des mondes » technologique.
Bruxelles, août 1999.

La nef des fous

Il était une fois un navire commandé par un capitaine et des seconds, si vaniteux de leur habileté à la manœuvre, si pleins d'hybris et tellement imbus d'eux-mêmes, qu'ils en devinrent fous. Ils mirent le cap au nord, naviguèrent si loin qu'ils rencontrèrent des icebergs et des morceaux de banquise, mais continuèrent de naviguer plein nord, dans des eaux de plus en plus périlleuses, dans le seul but de se procurer des occasions d'exploits maritimes toujours plus brillants.

Le bateau atteignant des latitudes de plus en plus élevées, les passagers et l'équipage étaient de moins en moins à l'aise. Ils commençèrent à se quereller et à se plaindre de leurs conditions de vie.

– Que le diable m'emporte, dit un matelot de deuxième classe, si ce n'est le pire voyage que j'aie jamais fait. Le pont est luisant de glace. Quand je suis de vigie, le vent transperce ma veste comme un couteau ; chaque fois que je fais prendre un ris à la voile de misaine, il s'en faut vraiment de peu que je me gèle les doigts ; et pour cela, tout ce que je gagne, ce sont cinq misérables shillings par mois !

– Vous pensez que vous vous faites avoir ! dit une passagère, Moi, je n'arrive pas à fermer l'œil de la nuit à cause du froid. Sur ce bateau, les dames n'ont pas autant de couvertures que les hommes. Ce n'est pas juste !

Un marin mexicain fit chorus :

– Chingado ! Je ne gagne que la moitié du salaire d'un marin anglo-saxon. Pour tenir le coup avec ce climat, il nous faut une nourriture abondante et je n'ai pas ma part ; les Anglo-Saxons en reçoivent plus. Et le pire de tout, c'est que les officiers me donnent toujours les ordres en anglais au lieu de le faire en espagnol.

– J'ai plus de raisons de me plaindre que qui que ce soit, dit un marin indien. Si les Visages Pâles n'avaient pas volé la terre de mes ancêtres, je ne me serais jamais trouvé sur ce navire, ici, au milieu des icebergs et des vents arctiques. Je serais simplement dans un canoë, en train de pagayer sur un joli lac paisible. Je mérite un dédommagement. Pour le moins, le capitaine devrait me laisser organiser des parties de dés, afin que je puisse me faire un peu d'argent.

Le maître d'équipage dit ce qu'il avait à dire, sans mâcher ses mots :

– Hier, le premier second m'a traité de tapette parce que je suce des bites. J'ai le droit de sucer des bites sans que l'on me donne des surnoms pour autant.

– Les humains ne sont pas les seules créatures que l'on maltraite sur ce bateau, lança, la voix tremblante d'indignation, une passagère amie des animaux. La semaine dernière, j'ai vu le deuxième second donner à deux reprises des coups de pied au chien du navire !

L'un des passagers était professeur d'université. Tout en se tordant les mains, il s'exclama :

– Tout cela est affreux ! C'est immoral ! C'est du racisme, du sexisme, du spécisme, de l'homophobie et de l'exploitation de la classe ouvrière ! C'est de la discrimination ! Nous devons obtenir la justice sociale : un salaire égal pour le marin mexicain, des salaires plus élevés pour tous les marins, un dédommagement pour l'Indien, un nombre égal de couvertures pour les dames, la reconnaissance du droit à sucer des bites et plus de coups de pied au chien !

– Oui, oui ! crièrent les passagers. Oui, oui ! cria l'équipage. C'est de la discrimination ! Nous devons exiger nos droits !

Le mousse se racla la gorge :

– Hem. Vous avez tous de bonnes raisons de vous plaindre. Mais il me semble que ce qui est vraiment urgent c'est de virer de bord et de mettre le cap au sud, car si nous continuons d'aller vers le nord, nous sommes sûrs de faire naufrage tôt ou tard, et alors vos salaires, vos couvertures et votre droit à sucer des bites ne vous serviront à rien, car nous serons tous noyés.

Mais personne ne lui prêta la moindre attention : ce n'était que le mousse.

De leur poste situé sur la dunette, le capitaine et les officiers avaient regardé et écouté cette scène. A présent, ils souriaient et se faisaient des clins d'œil, puis, obéissant à un signe du capitaine, le troisième second descendit de la dunette. Il se dirigea nonchalamment vers l'endroit où les passagers et l'équipage étaient rassemblés et se fraya un chemin parmi eux. Il prit un air très sérieux et parla en ces termes :

– Nous, les officiers, devons admettre que des choses vraiment inexcusables se sont passées sur ce navire. Nous n'avions pas compris à quel point la situation était mauvaise avant d'avoir entendu vos plaintes. Nous sommes des hommes de bonne volonté et entendons être justes avec vous. Mais – il faut bien le dire – le capitaine est plutôt conservateur et routinier, et il faudrait peut-être le pousser un petit peu pour qu'il se décide à des changements importants. Mon opinion personnelle est que si vous protestez énergiquement – mais toujours de manière pacifique et sans violer aucun article du règlement de ce navire – cela secouerait l'inertie du capitaine et le forcerait à se pencher sur les problèmes dont vous vous plaignez à si juste titre.

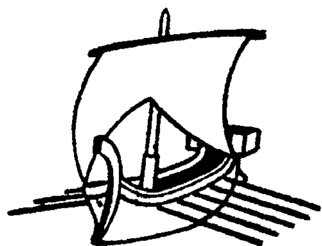
Ceci ayant été dit, il retourna à la dunette. Comme il repartait, les passagers et l'équipage lui

lancèrent des épithètes :

– Modéré ! Réformiste ! Libéral hypocrite ! Valet du capitaine !

Ils firent pourtant ce qu'il avait dit. Ils se regroupèrent en masse devant la dunette, hurlèrent des insultes aux officiers et exigèrent leurs droits :

– Je veux un salaire supérieur et de meilleures conditions de travail, dit le deuxième classe. – Le même nombre de couvertures que les hommes, dit la passagère. – J'exige de recevoir mes ordres en espagnol, dit le marin mexicain. – J'exige le droit d'organiser des parties de dés, dit le marin indien. – Je refuse d'être traité de tapette, dit le maître d'équipage. – Qu'on ne donne plus de coups de pied au chien, dit l'amie des animaux. – La révolution tout de suite ! s'écria le professeur.



Le capitaine et les officiers se réunirent et conférèrent pendant quelques minutes tout en se faisant des clins d'œil, des signes de tête et des sourires. Puis le capitaine se rendit à l'avant de la dunette et, avec force démonstration de bienveillance, il annonça que le salaire du deuxième classe serait porté à six shillings par mois, que celui du Mexicain serait égal aux deux-tiers de celui d'un marin anglo-saxon et qu'on lui donnerait en espagnol l'ordre de faire prendre un ris à la voile de misaine, que les passagères recevraient une couverture supplémentaire, qu'on permettrait au marin indien d'organiser des parties de dés les samedis soirs, qu'on ne traiterait plus le maître d'équipage de tapette tant qu'il ferait ses pipes dans la plus stricte intimité, et que l'on ne donnerait plus de coups de pied au chien, sauf s'il faisait quelque-chose de vraiment vilain, comme voler de la nourriture dans la cuisine par exemple.

Les passagers et l'équipage célébrèrent ces concessions comme une grande victoire, mais le lendemain ils étaient de nouveau mécontents.

– Six shillings par mois, c'est un salaire de misère, et je me gèle toujours les doigts quand je fais prendre un ris à la voile de misaine ! grognait le deuxième classe. – Je n'ai toujours pas le même salaire que les Anglo-Saxons ni assez à manger pour ce climat, dit le marin mexicain. – Nous, les femmes, n'avons toujours pas assez de couvertures pour nous tenir au chaud, dit la passagère. Tous les autres membres de l'équipage et les passagers formulèrent des plaintes similaires, encouragés par le professeur.

Quand ils eurent terminé, le mousse prit la parole – cette fois plus fort, de manière à ce que les autres ne puissent plus l'ignorer aussi facilement.

– C'est vraiment terrible que l'on donne des coups de pied au chien parce qu'il a volé un peu de pain dans la cuisine, que les femmes n'aient pas autant de couvertures que les hommes, que le deuxième classe se gèle les doigts, et je ne vois pas pourquoi le maître d'équipage ne pourrait pas sucer des bites s'il en a envie. Mais regardez comme les icebergs sont gros à présent et comme le vent souffle de plus en plus fort. Nous devons virer de bord et mettre le cap au sud, car si nous continuons vers le nord nous allons faire naufrage et nous noyer.

– Oh oui, dit le maître d'équipage, Il est tout à fait affreux de continuer vers le nord. Mais pourquoi devrais-je rester confiné dans les toilettes pour sucer des bites ? Pourquoi devrais-je être traité de tapette ? Ne suis-je pas aussi bien que n'importe qui ?

– Naviguer vers le nord est terrible, dit la passagère, Mais ne voyez-vous pas que c'est exactement la raison pour laquelle les femmes ont besoin de davantage de couvertures afin de se maintenir au chaud ? J'exige le même nombre de couverture pour les femmes, immédiatement !

– C'est tout à fait vrai, dit le professeur, que naviguer vers le nord nous impose à tous de grandes épreuves. Mais il ne serait pas réaliste de changer de route pour aller au sud. On ne peut pas remonter le cours du temps. Nous devons trouver un moyen raisonnable de gérer la situation.

– Ecoutez, dit le mousse, si nous laissons les quatre fous de la dunette agir à leur guise, nous allons tous nous noyer. Si jamais nous mettons le navire hors de danger, alors nous pourrons nous inquiéter des conditions de travail, des couvertures pour les femmes et du droit à sucer des bites. Mais nous devons commencer par virer de bord. Si quelques-uns d'entre nous se réunissent, élaborent un plan et font preuve d'un peu de courage, nous pourrons nous sauver. Nous n'aurions pas besoin d'être nombreux – six ou huit, cela suffirait. Nous pourrions lancer une charge contre la dunette, balancer ces fous par-dessus bord et tourner la barre du navire vers le sud.

Le professeur releva le nez et dit d'un ton sévère :

– Je ne crois pas à la violence, c'est immoral.

– Il n'est jamais éthique d'utiliser la violence, dit le maître d'équipage.

– La violence me terrifie, dit la passagère.

Le capitaine et les officiers avaient regardé et écouté toute la scène. À un signe du capitaine le troisième second descendit sur le pont. Il circula parmi les passagers et l'équipage en leur disant qu'il restait beaucoup de problèmes sur le navire.

– Nous avons fait beaucoup de progrès, dit-il, mais il reste beaucoup à faire. Les conditions de travail du deuxième classe restent dures, le Mexicain n'a toujours pas le même salaire que les Anglo-Saxons, les femmes n'ont pas encore autant de couvertures que les hommes, les parties de dés du samedi soir de l'Indien sont un dédommage-

ment dérisoire par rapport à la perte de ses terres, il n'est pas juste que le maître d'équipage doive rester confiné dans les toilettes pour sucer des bites, et le chien continue de recevoir des coups de pieds de temps en temps. Je pense que le capitaine a encore besoin qu'on le pousse. Il serait utile que vous organisiez tous une autre manifestation – pourvu qu'elle reste non-violente.

Comme il retournait à la poupe, les passager et l'équipage lui lancèrent des insultes, mais ils firent néanmoins ce qu'il avait dit et se réunirent en face de la dunette pour une autre manifestation. Ils fulminèrent, s'emportèrent, montrèrent les poings et lancèrent même un œuf pourri sur le capitaine (qui l'évita habilement).

Après avoir écouté leurs plaintes, le capitaine et les officiers se réunirent pour une conférence où ils se firent des clins d'œil et de larges sourires. Puis le capitaine alla à l'avant de la dunette et annonça qu'on allait donner des gants au deuxième classe afin qu'il ait les doigts au chaud, que le marin mexicain allait recevoir un salaire égal aux trois-quarts de celui des Anglo-Saxons, que les femmes allaient recevoir une autre couverture, que le marin indien allait pouvoir organiser des parties de dés tous les samedi et dimanche soirs, qu'on allait permettre au maître d'équipage de sucer des bites en public dès la tombée de la nuit, et que personne ne pourrait donner des coups de pied au chien sans une permission spéciale du capitaine.

Les passagers et l'équipage s'extasièrent devant cette grande victoire révolutionnaire, mais dès le lendemain matin, ils étaient de nouveau mécontents et commencèrent à maugréer toujours à propos des mêmes problèmes.

Cette fois le mousse se mit en colère :

– Bande d'imbéciles ! cria-t-il, Vous ne voyez pas ce que le capitaine et les officiers sont en train de faire ? Ils vous occupent l'esprit avec vos réclamations dérisoires – les couvertures, les salaires, les coups de pied au chien, etc. – et ainsi vous ne réfléchissez pas à ce qui ne va vraiment pas sur ce navire : il fonce toujours plus vers le nord et nous allons tous sombrer. Si seulement quelques-uns d'entre vous revenaient à la raison, se réunissaient et attaquaient la dunette, nous pourrions virer de bord et sauver nos vies. Mais vous ne faites rien d'autre que de geindre à propos de petits problèmes mesquins, comme les conditions de travail, les parties de dés et le droit de sucer des bites.

Ces propos révoltèrent les passagers et l'équipage.

– Mesquin !! s'exclama le Mexicain, Vous trouvez raisonnable que je ne recoive que les trois-quarts du salaire d'un marin anglo-saxon ? Ça, c'est mesquin ?!

– Comment pouvez-vous qualifier mes griefs de dérisoires ? s'écria le maître d'équipage, Vous ne savez pas à quel point c'est humiliant d'être traité de tapette ?

– Donner des coups de pied au chien n'est pas un "petit problème mesquin" ! hurla l'amie des animaux, c'est un acte insensible, cruel et brutal !

– Bon, d'accord, répondit le mousse, Ces problèmes ne sont ni mesquins, ni dérisoires. Donner des coups de pied au chien est un acte cruel et brutal, et se faire traiter de tapette est humiliant. Mais comparées à notre vrai problème – le fait que le navire continue vers le nord – vos réclamations sont mineures et insignifiantes, parce que si nous ne virons pas bientôt de bord, nous allons tous sombrer avec le navire.

– Fasciste ! dit le professeur.

– Contre-révolutionnaire ! s'écria la passagère.

Et l'un après l'autre, tous les passagers et membres de l'équipage firent chorus, traitant le mousse de fasciste et de contre-révolutionnaire. Ils le repoussèrent et se remirent à maugréer à propos des salaires, des couvertures à donner aux femmes, du droit de sucer des bites et de la manière dont on traitait le chien.

Le navire continua sa route vers le nord, au bout d'un moment il fut broyé entre deux icebergs. Tout le monde se noya.

Théodore John Kaczynski — octobre 1999.

Traduction Notes & Morceaux Choisis - février 2000

Théodore Kaczynski

La société industrielle et son avenir

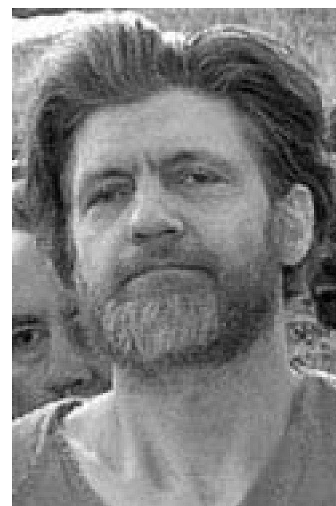
1995

éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 1998.

« Le 22 janvier 1998, Théodore Kaczynski a reconnu devant un tribunal californien être le terroriste que la police avait dénommé « Unabomber » ; et par la même être l'auteur du manifeste — *Industrial Society and Its Future* — dont « Unabomber » avait obtenu la publication dans la presse, en assurant qu'il cesserait en échange les attentats à la bombe qu'il commettait depuis dix-sept ans. »

« Au cours des années, nous avons consacré autant de soin à la mise au point de nos idées qu'à celle de nos bombes, et nous avons maintenant quelque chose d'important à dire. »

Lettre au *New York Times*, 1995.



Brochures publiées par nos soins :

M. Amoròs, ***Où en sommes-nous ?***, 1998.
I. Pour servir à éclaircir la pratique critique.
II. Le parti de l'État.
III. Considérations sur le thème de la technique.
— brochure A5, 28 p. (2 euros)

V. Brisset, ***Tant qu'il est encore temps...***, 1998.
Libre opinion sur l'agriculture, l'Etat et la Confédération paysanne suivi d'une *Lettre ouverte à José Bové.*
— brochure A5, 16 p. (1,50 euros)

J.P. Courty, ***En arrière toute !***, 1997
— brochure A5, 16 p. (1,50 euros)

A. Grothendieck, ***Allons-nous continuer la recherche scientifique ?***, 1972.
avec une biographie et d'autres textes.
— brochure A5, xx p. (en préparation)

R.C. Lewontin, ***Le rêve du génome humain***, 1992.
— brochure A5, xx p. (en préparation)

B. Louart, ***L'ennemi, c'est l'homme***, 1993.
critique du scientisme de l'Appel de Heidelberg
— brochure A5, 24 p. (2,50 euros)

Autres brochures :

Textes et documents
choisis pour instruire le public
et ceux qui font métier de l'informer
sur la deuxième campagne
contre le génie génétique, avril 2002

ACNM, ***Du mensonge radioactif et de ses préposés***, mars 2004.
Nouvelle édition augmentée *— brochure A5, 36 p.*

CNRS, ***États généraux de la servitude.***
Irresponsabilité et ignominie du milieu scientifique suivi de *Totem et Tabous*, mars 2005.
— brochure A5, 40 p.

Tracts :

ACNM, ***Aux larmes citoyens !***, décembre 2002.
Autopsie d'un montage : le Téléthon.
— feuille A4, 4 p.

Henriette Charbonneau, ***Pédagogie des catastrophes ?***, octobre 2001.
à propos des attentats du 11 septembre 2001.
— feuille A5, 4 p.

T.-J. Kaczinsky, ***La nef des fous***, octobre 1999.
fable sur la société industrielle et son avenir.
— feuille A5, 4 p.

Zoé Wasc, ***Pourquoi faut-il être absent d'Evian...***, mars 2003.
réflexion autocritique sur les mobilisations anti-globalisation et leur rôle dans les démocraties occidentales — feuille A5, 4 p.

Bertrand Louart — juin 2003

Quelques éléments d'une critique de la société industrielle

suivi d'une

Introduction à la réappropriation...

« Une réappropriation devrait avoir d'abord cette dimension *politique* : son but est la maîtrise des hommes sur leurs propres activités et créations, la domination de la société sur sa technique et son économie. Car chacun doit devenir maître des machines et des choses, de l'ensemble des créations humaines afin de les mettre au service du développement de la vie et non en subir l'évolution, courir derrière leur renouvellement incessant, être asservi à leur fonctionnement.

Ce ne sont donc pas toutes les machines et réalisations humaines qui peuvent faire l'objet de cette réappropriation. Il est en effet nécessaire *« de séparer, dans la civilisation actuelle, ce qui appartient de droit à l'homme considéré comme individu et ce qui est de nature à fournir des armes contre lui à la collectivité, tout en cherchant les moyens de développer les premiers éléments au détriment des seconds »*, autrement dit, il est nécessaire d'effectuer un tri, sur la base de *« l'inventaire exact de ce qui dans les immenses moyens accumulés, pourrait servir à une vie plus libre, et de ce qui ne pourra jamais servir qu'à la perpétuation de l'oppression. »*

Il ne faut donc pas se cacher qu'un tel projet politique signifie la remise en cause radicale des bases de la société actuelle, c'est-à-dire l'arrêt du développement économique et le démantèlement d'une grande partie du système industriel et technologique. Cela seul peut permettre ensuite le retour à des formes techniques et économiques à l'échelle humaine afin que la reprise du développement humain et social à partir de ces bases simplifiées puisse être réalisée par des communautés ou des collectivités, organisées selon le principe de la démocratie directe, qui seront ainsi réellement maîtres de leurs activités et de ce qui détermine les conditions de leur existence. »

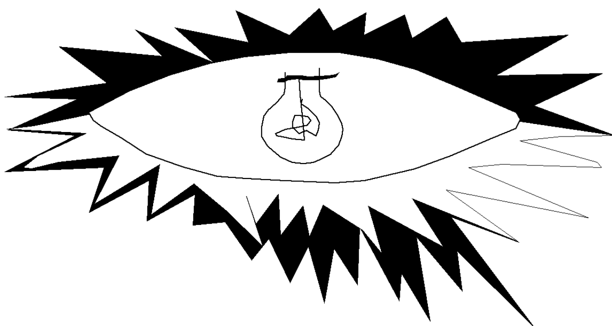
brochure A5, 48 p. (3,60 euros)

Il faut présenter de façon outrancière les objets dont l'importance est minimisée

Le terrain philosophique c'est la bombe — ou plus précisement : *notre existence sous le signe de la bombe*, car tel est notre thème. C'est un terrain parfaitement inconnu. En dresser d'emblée la carte est impossible. Il faudra d'abord nous laisser dériver, nous contenter d'observer et d'enregistrer les détails qui nous sauteront aux yeux. leur succession paraîtra d'abord contingente et leur agencement obscur. Mais les choses changeront en cours de route. [...]

Si l'image dans son ensemble reste encore floue, j'ai cependant cherché à marquer d'emblée avec la plus grande précision possible les contours des détails qui la composent, c'est-à-dire à les accentuer autant qu'il m'était possible de le faire. Cette méthode exige quelques éclaircissements pour être bien comprise.

Elle ne procède pas du désir de faire de l'esprit, ce qui, étant donné la question serait terriblement inconvenant ; elle est en fait exclusivement motivée par la singulière invisibilité qui est celle de notre objet : alors qu'il devrait être sans cesse présent devant nos yeux dans l'éclat de sa menace et



de sa fascination, il reste, à l'inverse dissimulé *au cœur même de notre négligence*. La grande affaire de notre époque, c'est de faire comme si on ne le voyait pas, comme si on ne l'entendait pas, de continuer à vivre comme s'il n'existait pas : nos contemporains semblent s'être jurés de ne pas le mentionner. Il est bien sûr impossible de se contenter de « simplement décrire » un tel objet. Si un objet reste par essence indistinct, minimisé ou refoulé, il faut alors pour l'exposer — et faire ainsi apparaître la vérité qui est en lui — remédier à cette indétermination en *exagérant* d'autant plus ses contours qu'ils sont *« estompés »*.

En d'autres termes, s'il est à ce point difficile de parler de notre objet, ce n'est pas seulement parce qu'il est une *« terra incognita »*, c'est aussi parce qu'il est systèmatiquement maintenu dans l'incognito : parce que les oreilles auxquelles on tente de parler deviennent sourdes dès qu'on mentionne cet objet. S'il nous reste une chance de nous faire entendre, ce n'est qu'en rendant notre propos aussi tranchant que possible. C'est la raison pour laquelle j'ai à ce point forcé le trait. Nous ne sommes pas encore à l'époque heureuse où nous pourrons enfin nous dispenser d'être outranciers et d'exagérer : nous ne sommes pas encore à l'époque de la sobriété. [...]

Il n'est pas certain que les termes de « morale », de « considérations morales » ou d'« éthique », conviennent encore aux réflexions qui vont suivre. Par rapport à la monstruosité de ce dont il est question, ils semblent faibles et inappropriés. Jusqu'ici les problèmes de morale consistaient à se demander *comment* les hommes devaient traiter les hommes, *comment* les hommes devaient considérer les hommes, *comment* devait fonctionner la société. À l'exception d'une poignée de nihilistes désespérés du siècle dernier, il ne s'est guère trouvé de théoriciens de la morale pour mettre en doute le fait qu'il continuerait à y avoir des hommes et qu'il devait en être ainsi. Débattre d'un tel présupposé eût encore, il y a peu, paru absurde. Mais la bombe, la prise de position ou plutôt l'absence de prise de position sur la bombe à donné une véritable actualité à cette question.

Cela signifie qu'à la question de savoir *« comment »* l'humanité devait continuer à exister s'est substituée aujourd'hui celle de savoir *« si »* l'humanité devait ou non continuer d'exister. Cette question est écrasante, et l'homme contemporain, dans son aveuglement face à l'apocalypse, dans son angoisse face à l'angoisse, la sienne et celle des autres, craignant de s'inquiéter lui-même ainsi que les autres hommes, eux aussi condamnés à mourrir, se refuse à la poser. Elle est néanmoins posée par l'existence même de la bombe.

Il nous faut percevoir tout ce qu'a de monstrueux le « si » par lequel débute cette nouvelle question. Sa menace est suspendue, comme un signe de mauvais augure, au-dessus des mots de ce texte — comme une « lune rousse », auraient dit les Anciens. J'espère que le lecteur, ne serait-ce que pendant le temps qu'il consacrera à sa lecture, n'arrivera pas à oublier cette chose suspendue au-dessus de nos têtes.

Günther Anders,
L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à lépoque de la deuxième révolution industrielle, 1956
chapitre *Sur la bombe et les causes de notre aveuglement face à l'apocalyse*,
(éd. Encyclopédie des Nuisances/Ivréa, 2002)

précédentes livraisons :

N°1 – février 1998
Le sommeil de la raison engendre des monstres
à propos des récents progrès du génie (!) génétique
feuille A4, 4 p. (1 euro)

N°2 – septembre 1998
L'éthique de la peur
comment la dépendance à la société industrielle paralyse le sens du possible
feuille A4, 8 p. (1 euro)

N°3 – juin 1999
Technologie contre Civilisation
1. Genèse de la technologie
fascicule A4, 16 p. (3 euros)

N°4 — juillet 2001
L'idéologie des "sciences de la vie"
extraits illustrés et commentés du livre de R.C. Lewontin, Biology as ideology*, 1990*

Le modèle mécanique de la vie
ou de la vision mécaniste du monde à l'autonomie de la technique
fascicule A4, 22p. (3 euros)

N°5 — juillet 2002
James Lovelock et l'hypothèse Gaïa

L'hypothèse Gaïa aurait été l'occasion d'un renouvellement de la méthode scientifique et d'une réflexion plus unitaire pour l'écologie politique. Mais James Lovelock, avec sa vision étroitement cybernétique de la vie, l'utilise au contraire pour promouvoir les intérêts du despotisme industriel.
suivi de quatre articles
fascicule A4, 28p. (4 euros)

N°6 — octobre 2004
La menuiserie et l'ébénisterie
à l'époque de la production industrielle

Tout montre qu'il est impossible d'avoir en même temps une production de masse, à plus forte raison automatisée, et des produits de qualité. Plus exactement, la production industrielle peut réaliser des produits parfaits *du point de vue technique* qui lui est spécifique, mais sans valeur et sans âme du point de vue humain.
aperçus sur la destruction des arts et métiers
fascicule A4, 36p. (5 euros)

---

prochaines livraisons :

N°7 — juin 2005
Les États-Unis avant leur industrialisation
par Matthieu Amiech

Remarques sur la raison chez Christopher Lasch
par Julien Mattern & Sarah Nechtschein
fascicule A4, 28 p. (4 euros)

N°8 — prévu en 2006
Technologie contre Civilisation
genèse et unification de la technologie
[actualisation du n°3] - *fascicule A4, 28 p. (4 euros)*

N°9 — prévu en 2007
L'autonomie du vivant
les enjeux politiques, sociaux et écologiques de la biologie
fascicule A4, 28 p. (4 euros)

Toutes les contributions, commentaire ou critiques, sur ces sujets ou sur d'autres, sont les bienvenues.



NOTES & MORCEAUX CHOISIS

Bulletin critique des sciences, des technologies et de la société industrielle

52, rue Damrémont – 75018 Paris
CCP: SCE 38 182 28N (chèques à l'ordre de Bertrand Louart)
email : NetMC@9online.fr — http://netmc.9online.fr/

Abonnement de soutien et participation aux frais d'envoi pour les deux numéros à venir : 8 euros

Les ventes sont la seule source de financement de cette publication